



Jean-Pierre Seguin

Eugène Morel et la lecture publique Un prophète en son pays

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Deuxième partie. La solution qui s'impose. Créer de véritables bibliothèques publiques sur le modèle anglo-saxon. Leur finalité

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1835
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Année d'édition : 1994
Date de mise en ligne : 3 janvier 2017
Collection : Études et recherche
ISBN électronique : 9782842462253



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

SEGUIN, Jean-Pierre. *Deuxième partie. La solution qui s'impose. Créer de véritables bibliothèques publiques sur le modèle anglo-saxon. Leur finalité* In : *Eugène Morel et la lecture publique : Un prophète en son pays* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1994 (généré le 19 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1835>>. ISBN : 9782842462253. DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1835.

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Deuxième partie. La solution qui s'impose. Créer de véritables bibliothèques publiques sur le modèle anglo-saxon. Leur finalité

Le modèle observé et souhaité par des Français. Morel, mieux que les autres, en tire les leçons

- 1 J'aurais pu accorder plus d'ampleur à la description faite par Morel de l'état de la Nationale et de la condition des autres bibliothèques, de son temps, et en évoquer d'autres facettes, car son scalpel n'épargne aucune partie gangrenée, mais c'eût été sembler croire et vouloir faire croire qu'il prenait du plaisir à noircir son tableau, alors qu'au contraire, ses critiques avaient pour but, en révélant l'étendue et la diversité du mal, d'appeler les changements radicaux nécessaires afin que les bibliothèques françaises connussent le renouveau dont il rêvait et celui aussi d'une Bibliothèque nationale qu'il aimait autant et mieux que ceux qui se refusaient à voir et à révéler ses carences.

- 2 Cet âge nouveau, qui devrait être d'or, Morel y croyait d'autant plus qu'il l'avait vu briller hors de France :

J'ai découvert pour mon compte la librairie publique il y a une quinzaine d'années, à Londres, un soir qu'il pleuvait. Celle où le hasard me fit réfugier est située dans le vieux quartier français, Saint-Martin-sur-Lane, à deux pas de Trafalgar square. Je fus un peu étonné de voir des gens lire les journaux debout, et fort content d'y trouver *Le Figaro*. Je montai au premier et vis les autres salles. Je crus à une fondation spéciale, et ne vis là qu'une curiosité, que Joanne et Baedeker auraient bien dû signaler. J'en parlais à beaucoup de mes confrères, bibliothécaires, conservateurs, et du haut en bas de la hiérarchie, je ne pus en trouver un qui fût au courant de ce fait, ni même un que cela pût intéresser. Tous convenaient que le British Museum a beaucoup d'argent, et qu'à l'étranger, on est bien plus gentil pour le public qu'en France ; ainsi en Italie, dans telle ville, on trouvait toujours le bibliothécaire : il était au café, et vous prêtait la clef pour ne pas se déranger. Mais je ne pus à ce moment réfléchir profondément à la question de savoir si cette

façon d'entendre la commodité dans les bibliothèques était la plus propre à les développer et à servir le public, car j'avais des examens à passer pour être admis stagiaire dans la bibliothèque où je travaillais déjà depuis cinq ans, et j'avais à apprendre les dates de l'établissement de l'imprimerie dans les villes de France, les abréviations des incunables et autres questions urgentes¹.

- 3 En réalité, si la « révélation » qu'eut Morel du service de la lecture publique lors de la visite d'une bibliothèque londonienne ne peut pas être mise en doute, il convient de préciser que, sans doute, elle n'aurait pas été aussi radicale et durable s'il n'y avait pas été préparé. Le temps passé à travailler à la Nationale et à y réfléchir à l'institution et la connaissance des observations faites avant lui par plusieurs bons esprits, auxquels d'ailleurs Morel rend parfois hommage, avaient préparé le terrain.
- 4 Je craindrais de m'étendre trop là-dessus, car c'est de Morel qu'il s'agit dans ce livre et l'histoire des origines de la lecture publique a déjà été savamment traitée, mais il n'est pas possible de ne pas citer plusieurs textes qui, par leur contenu, préfigurent de façon saisissante ceux qu'écrira Morel.
- 5 En 1867, Henri Baudrillart, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et à l'Association polytechnique et inspecteur général des bibliothèques, participe à un cycle de « conférences populaires » à l'Asile impérial de Vincennes, sous le patronage de l'impératrice, qui proposent des solutions aux divers aspects de la question posée par l'instruction de la population ouvrière : « le premier problème des temps modernes ». Reprenant à son compte les idées émises en 1863 par Jules Simon sur « l'instruction primaire et les bibliothèques populaires » et se préoccupant quant à lui de la formation personnelle et professionnelle des adultes, Baudrillart affirme :

L'intelligence, messieurs, veut avoir aussi son domaine public. Il faut des bibliothèques abondantes en volumes, appropriées au besoin non d'un seul mais de tous, offrant leurs richesses à quiconque veut en jouir...

... Il faut que tout homme que travaille le besoin d'une instruction qui lui offre, ou un substantiel aliment, ou une honnête distraction, ou un secours pour l'exercice intelligent de son état, rencontre aisément sous sa main le livre destiné à lui présenter ce qu'il cherche...

... Mettez-y [dans les bibliothèques populaires] tous les genres et satisfaites tous les besoins et tous les goûts... À côté des livres de métier, des manuels professionnels, placez les chefs-d'œuvre et même tout livre que recommande un caractère d'utilité et d'intérêt général...

... les bibliothèques... ressemblaient d'abord à ces jardins royaux accessibles à peu de personnes. Aujourd'hui que les jardins royaux sont accessibles aux populations et qu'on fait en outre des squares pour le peuple, il faut que les bibliothèques populaires étendent leur publicité par tous les moyens. Il faut qu'elles aillent chez l'homme laborieux qui ne peut aller à elles...

Allez en foule... réclamer votre part de lumière et de chaleur de ce soleil moral qui luit aujourd'hui pour tous.

- 6 En 1898, dans un *Manuel général de l'instruction publique*, Abel Chevalley, connu pour ses travaux sur le monde anglo-saxon, écrivait :

Une bibliothèque populaire est un instrument pour donner à lire au peuple et pour le sauver, comme un cabaret pour lui donner à boire et l'empoisonner. Leur objet commun est d'attirer la foule. Or... jamais le pauvre ne résiste à la lumière. Il y va d'instinct, comme les phalères. Je voudrais donc, avant tout, la bibliothèque populaire au rez-de-chaussée, sur la rue, avec une large vitrine et de grandes glaces très claires, qui, le soir, jetteront largement, joyeusement dans la nuit une lumière aussi invitante que celle du bar d'en face. Il faudrait encore de vastes portes, de

béantes portes, toujours ouvertes sur la chaussée. Mieux vaudrait même, si l'on pouvait, pas de porte du tout.

7 Il disait aussi :

Il y a, en France, plusieurs millions de volumes faits pour être constamment feuilletés et qui dorment, et le capital intellectuel que nous stérilisons ainsi ne peut se calculer. Quel négociant songerait à n'étaler qu'un jour sur trois ? À entrebâiller la porte au lieu de l'ouvrir ? À garder ses marchandises au lieu de les écouler ?

Ce n'est pas une des moindres causes de leur réussite que, dans les bibliothèques anglaises, tout soit organisé en vue de la plus grande commodité de leurs clients. Les établissements que j'ai visités m'ont paru, à tous égards, incomparablement supérieurs à nos établissements similaires. Encore n'ai-je pas vu les belles bibliothèques de Liverpool, Manchester, Birmingham, Wigan : c'est indirectement que j'ai pu juger de leur admirable installation et de leur activité. Obligé de me borner à Londres, j'ai poussé mes investigations dans des quartiers aussi différents que possible. La bibliothèque de Saint-George's, Hanover Square, s'élève dans Buckingham Palace Road, c'est-à-dire dans le Mayfair, en plein centre aristocratique. Le nom de Whitechapel évoque même dans l'esprit des étrangers l'idée d'un quartier très peuplé, généralement misérable. Sur les confins immédiats de Whitechapel, de Bethnal Green et de Hackney, au-delà de la Cité, le district de Clerkenwell annonce déjà l'East-End dont il est voisin ; l'on y sent à plus d'un indice la proximité de la misère. Le matin que je me rendis dans Skinner Street où la bibliothèque est située, je rencontrai bon nombre de ces êtres loqueteux, sordides qui grouillent dans les quartiers prochains. Avec ses multiples ateliers d'horlogerie et de joaillerie, Clerkenwell est, par excellence, un « centre ouvrier ». Sa bibliothèque est surtout une bibliothèque à l'usage des artisans et, comme me le disait son conservateur, M. James Brown, « a business library ». À West-Norwood, enfin, j'ai vu une succursale de la bibliothèque centrale de Lambeth, dans une paroisse suburbaine où vivent des petits commerçants et de petits rentiers.

Partout j'ai constaté un grand souci du confort, parfois de l'élégance, et jusqu'à du luxe. Des descriptions imprimées ou des photographies m'ont prouvé que ces mérites ne sont point exclusivement propres à la capitale. Sans entrer à ce propos dans de trop longs détails, je donnerai quelques exemples. La *free library* de Saint-George's, Hanover Square, est un bâtiment du style Renaissance anglaise en briques rouges avec un rez-de-chaussée et deux étages. La salle principale mesure 64 pieds de long sur 31 de large ; elle a de grandes baies ornées de vitraux et reçoit le jour par une ouverture centrale du plafond ayant 17 pieds de diamètre. La façade de la bibliothèque de Chelsea imite Saint-Marc de Venise ; la salle de lecture a 100 pieds de long, est ornée de six colonnes en marbre de Devon. Je citerai encore la bibliothèque de Camberwell, le Braithwaite Hall de Croydon, la majestueuse bâtisse de Preston avec son portique à colonnes massives qui rappelle notre Madeleine.

Dans toute *free public library*, on pratique le prêt à domicile et la lecture sur place. Elle est donc toujours divisée en deux sections correspondant à ce double objet : le *lending department* et le *reference department* (on dit même souvent *library* au lieu de *department*) ; et il y a pour chacune d'elles une salle particulière. Partout aussi on trouve la *news room*, salle de journaux et de revues. Beaucoup de bibliothèques ont un local séparé pour les dames (*ladies'room*) et un autre pour les enfants (*boys'room*). Dans quelques-unes est une pièce réservée aux personnes qui se livrent à des études sérieuses et scientifiques : c'est la *students'room*. Les heures d'ouverture sont réglées en sorte qu'elles permettent à toutes les catégories de clients la fréquentation de l'établissement. En général, elles vont de 9 heures du matin à 10 heures du soir. L'homme de loisir et le travailleur y trouvent donc accès à leur convenance. Il arrive que, parmi les oisifs, figurent des pauvres qui viennent surtout chercher un abri contre les intempéries : on ne s'en étonne ni ne s'en indigne. En Angleterre, les amis des bibliothèques, comme on a pu le voir par l'exemple de Stanely Jevons, font plus qu'accepter, ils désirent qu'elles soient pour les déshérités un endroit de refuge confortable et intelligent.

- 8 En 1906, Maurice Pellisson, alors inspecteur d'académie, revient sur les leçons que l'on peut tirer chez nous des modèles anglais et américain :

En faisant des efforts et des sacrifices pour créer leurs bibliothèques municipales, les Anglais semblent avoir compris de bonne heure la véritable portée de cette institution. Ils ont vu qu'elle ne devait pas fournir seulement aux gens du peuple un passe-temps honnête, propre à les détourner du cabaret..., et si, par surcroît, elle donnait aux travailleurs des facilités pour acquérir ce que l'on appelle les « connaissances utiles », il ne leur a pas paru qu'elle eût encore ainsi rempli tout son office propre. À leur avis, entretenue par les deniers de tous, il faut qu'elle soit utile à tous, sans distinction de classe ni de fortune ; ils n'en font pas une simple entreprise de philanthropie et de vulgarisation ; ils considèrent qu'elle doit être un agent de culture générale, une force capable de promouvoir en tout sens l'éducation de la nation tout entière...

S'il est vrai, en effet, que l'éducation doit être poursuivie pendant toute la vie, il vient une heure où il n'est plus d'éducation efficace pour l'homme, sinon celle qu'il travaille à se donner lui-même. Dans l'intérêt même de sa formation, il doit cesser d'aller écouter des leçons. Mais, tandis qu'il ne lui vaudrait rien de rester un écolier suranné, il aurait, au contraire, le plus grand avantage à pouvoir être toute sa vie un étudiant : étudier, c'est faire acte d'homme libre ; celui qui étudie ne se trouve plus dans la situation quasi passive de l'auditeur ; on réagit plus facilement et plus fortement sur ce que l'on dit que sur ce que l'on écoute. La vraie école de l'homme du peuple, c'est la bibliothèque.

Telle est bien l'opinion de ceux qui voient les choses directement et de près : elle se fait jour dans ce qu'ont écrit beaucoup d'inspecteurs primaires, lors de l'enquête sur les œuvres post-scolaires en 1903-1904. « La bibliothèque, dit l'un, est le meilleur soutien de l'œuvre scolaire tout entière » (Poitiers). « La bibliothèque, déclare un autre, c'est la plus indispensable de toutes les œuvres post-scolaires » (Guingamp). « Les bibliothèques pourraient, si elles étaient plus riches en ouvrages, exercer une action aussi puissante et plus profonde que les cours et conférences, et cela d'une façon discrète et sans trop de fatigue pour les maîtres » (Castres). « L'œuvre post-scolaire doit surtout porter à la lecture, à la réflexion, amorcer le travail personnel » (Reims). Nous pourrions alléguer beaucoup d'autres citations du même genre qui montrent comment les hommes les mieux placés pour juger des choses se sont convaincus, à l'user, que, seule la bibliothèque peut donner à l'enseignement d'« après l'école » quelque solidité, quelque pénétration, quelque étendue, et surtout qu'elle est l'instrument par excellence de ce que les Américains appellent *self-education*, c'est-à-dire de l'éducation en ce qu'elle a de vraiment vivant et décisif.

Est-il besoin de dire que nous n'avons en aucune façon le dessein de déprécier ce qui s'est fait en ces dernières années ? Ce que nous voudrions c'est seulement que quelque chose fût mis à son rang ; nous voudrions, sans plus, que tous ceux qui ont souci de l'éducation populaire donnassent à la bibliothèque la place qui lui revient : la première ; qu'elle fût pour eux l'objet principal de leurs efforts et de leurs sacrifices : cela, parce que, si toute la portée de la bibliothèque n'est pas comprise, l'œuvre post-scolaire restera toujours instable et inachevée, sans assise et sans couronnement.

On doit entendre aussi que, pour mettre la bibliothèque populaire à la première place, il ne suffira pas de l'enrichir ; il faudra la réformer et la transformer...

Il est grand temps de renoncer résolument à la conception qui faisait de la bibliothèque populaire une institution philanthropique. La philanthropie, sans doute, est une belle et bonne chose, mais elle a un domaine assez vaste ; qu'elle n'empiète pas sur celui de l'éducation. Ce qu'il faut voir surtout dans la bibliothèque, c'est un instrument de culture, un moyen d'élever le peuple ; et, partant, au lieu de s'appliquer à la maintenir à un étage assez bas, on doit chercher à la composer d'œuvres qui forcent les esprits à se hausser jusqu'à elles².

- 9 On voit que Morel avait trouvé un terrain bien préparé, surtout en dehors du milieu des bibliothèques. C'est une des raisons de sa réussite, mais il y en a d'autres ; il a su saisir une opportunité, il a abordé le problème sous tous ses aspects et mené ses enquêtes et ses réflexions avec une étendue et une rigueur exceptionnelles et il en a tiré des leçons. Il a en outre émis lui-même des idées que personne d'autre n'avait eues avant lui. Il a mis au service de sa démonstration un style très personnel, alerte et percutant, et teinté ses emportements d'un humour qui lui confère plus de force encore. C'était un « personnage » et un poète ; il avait plus de chances d'être entendu qu'un théoricien. Enfin, quoique ses collègues chartistes lui eussent bien fait comprendre qu'à leurs yeux, il était un « étranger », c'est de la Bibliothèque nationale, jusqu'à une époque toute récente, et peut-être maintenant encore, qu'émanent souvent les grandes initiatives qui ont retenti sur l'ensemble des bibliothèques françaises. Ce n'est pas par hasard si les grands humanistes qui furent les derniers administrateurs généraux de la Nationale, Julien Cain et Étienne Dennerly, chargés aussi de la direction de l'ensemble des bibliothèques, contribuèrent grandement au développement et aux mutations d'établissements qui, cependant, étaient et devaient être, par nature, « le contraire (mot employé par M. Dennerly) de la Bibliothèque nationale ». C'est pourquoi, sans doute, la Nationale fut pour Morel un champ d'observation idéal, un tremplin pour l'élaboration de son projet et pourquoi il lui a consacré tant de pages dans ses deux ouvrages, comme dans des textes d'articles et de discours.

Un couple de forces au service de tous les citoyens : l'école obligatoire et la bibliothèque, école libre et neutre

- 10 La République, dit Morel, vient d'accomplir une œuvre considérable en allant jusqu'au bout d'initiatives prises depuis très longtemps et de progrès accomplis au XIX^e siècle en promouvant l'enseignement obligatoire pour tous les citoyens ; il est désormais possible et nécessaire de parfaire cette évolution en se préoccupant aussi des bibliothèques, sans lesquelles elle resterait incomplète, car le livre est devenu absolument nécessaire à l'homme moderne :

Le temps n'est plus où la mémoire d'un homme suffisait à contenir l'ensemble des connaissances utiles à son métier et tout ce qu'il fallait pour la vie civile et politique, et beaucoup d'autres choses dont il était honorable ou agréable d'avoir une idée et de parler.

Le temps n'est plus où l'on attendait de l'instruction qu'elle façonne un cerveau en une sorte d'encyclopédie du savoir humain, une réduction de toutes sciences, que l'homme porterait dans son crâne.

L'enseignement encyclopédique, le forçage pour examens, ont pu aboutir à des succès de concours. Ils n'ont pas abouti à former un esprit. C'est le danger qui guette les civilisations ayant un long passé, de mesurer l'homme à ce qu'il sait et non à ce qu'il peut faire, et de s'encombrer de savants aussi vains que ces magnifiques bibliothèques de France, qui possèdent tant de livres qu'elles ne peuvent jamais donner celui qu'il faut quand il faut.

De même qu'un ébéniste sans ses outils est plus embarrassé devant un morceau de bois qu'un sauvage, de même qu'un mécanicien sans son automobile n'est pas plus rapide qu'un coureur, un savant sait bien peu loin de sa bibliothèque ; on *sait* avec des livres, comme on est adroit avec des outils. Et il y a lieu d'apprendre à se servir des livres, non d'apprendre tout ce qu'il y a dans les livres.

Et si l'on peut avoir quelques outils à soi, il n'y a plus moyen, même pour les très riches, de posséder à soi seul tous les engins de la civilisation. Les livres sont trop nombreux et surtout ils changent trop, pour qu'un individu puisse en posséder seul un ensemble suffisant, et au courant. Leur mise en ordre et à jour est un métier spécialisé. Mais l'art de s'en servir doit être connu de tous.

Devant l'afflux incessant de l'invention, il a fallu des engins plus souples et plus modernes que les antiques et lourdes mémoires particulières. Elles ont fait place à des machines qui laissent l'homme plus libre, plus dispos³.

11 Par conséquent, le couple de forces école-bibliothèque est absolument complémentaire :

L'affranchissement intellectuel d'un peuple comporte deux stades :

1° L'école publique laïque ; 2° La bibliothèque. Celle-ci, comme l'école, doit être publique, laïque, gratuite. Elle doit être, à la base, la bibliothèque *unique*.

Qu'il y ait des bibliothèques spéciales, techniques, des musées de beaux livres et des livres de laboratoire, comme il y a une École des ponts et chaussées, un Conservatoire de musique, une École de pharmacie, ceci est en dehors, c'est une spécialisation nécessaire, le point - qu'il faut mettre le plus loin possible - où les routes bifurquent. Mais dans la grande voie de culture générale ouverte à tous, nous nous refusons à placer des distinctions de classes, populaires d'un côté, bourgeoises de l'autre, de quelque nom qu'on les affuble. Il n'y a pas deux arithmétiques, ni un ordre de lois physiques et naturelles réservé à ceux qui payent l'impôt sur le revenu ; la répartition des intelligences n'est pas proportionnelle à ce dernier. L'œuvre de l'école a été l'œuvre admirable de la III^e République. Inachevée, soit mais vivante, et majeure désormais. De grandes réformes sont en cours, mais la voie est ouverte où le premier enseignement se donne à qui peut le recevoir.

Or après, il s'arrête ! Alors, à quoi bon ? La culture a cessé avant le temps des fruits. À quoi bon savoir lire si tu n'as rien à lire ?

À la merci de l'argent et des propagandes, à la merci de journaux qui ne sont plus que des murs à coller les affiches, décidant d'intérêts qui sont les tiens mais que tu ignores, va voter, citoyen !

À l'époque où le prix des livres fait de la lecture en commun nécessité, où de justes loisirs, enfin arrachés à des travaux abrutissants, permettent d'être un homme en restant un travailleur, la bibliothèque prend l'importance de l'École ; elle devient un service public.

L'école parfois s'est trompée. Soit par misère, maladie de jeunesse, éloignement des centres, inaptitude aux formules de l'enseignement, erreurs des maîtres, ou erreur des élèves, ou des parents, tous n'ont pas profité de l'école... La bibliothèque répare. Non plus ces taudis où par un guichet, devant lequel on fait queue, un fonctionnaire vous passe un roman noir et crasseux, ce que l'on a nommé bibliothèque populaire pour la distinguer des bibliothèques savantes où des gens de loisirs vont dans l'après-midi lire *ces mêmes ouvrages*, mais la bibliothèque libre, maison claire, ouverte tout le jour, ayant des livres pour tous, adultes et enfants, savants et étudiants, rayonnant au loin par des services mobiles, *fournissant de livres les campagnes*, fournissant les ateliers, les usines, les mines, les champs...

La vraie « école libre », et l'école unique, l'instruction la plus forte, celle qu'on se donne à soi-même.

Cette école de tous existe. Elle est prospère à l'étranger. Des essais, des modèles viennent d'en être créés en France avec un succès inespéré. Mais on ne sait pas encore, ou l'on ne veut pas voir... On la restreint à la simple distraction, on la détourne vers une propagande confessionnelle ou politique, stérile d'ailleurs, car la bibliothèque de parti ne prêche que des convertis. On ne voit pas que si l'utilisation intellectuelle des heures de loisir est l'occasion offerte, le but est plus haut. Il est de faire qu'aucune intelligence ne soit par des nécessités matérielles - prix des livres, éloignement des centres - privée du droit de compléter ou tenir au courant ses connaissances, tant dans son métier strict que dans sa culture générale et ses opinions de citoyen.

Oui, cette école de tous, cette école de surapprentissage, existe⁴.

- 12 L'immense, l'incomparable avantage qu'offre la bibliothèque publique, telle que Morel la souhaite et telle qu'elle est à l'étranger, est de permettre, et elle seule peut le faire, d'être une véritable école neutre, dans laquelle les citoyens trouvent le moyen de se faire eux-mêmes une libre opinion :

De la vérité et de l'impossible mystère

La librairie publique est la seule école neutre. Elle est le moyen qui n'interpose pas entre la connaissance et le disciple un cicérone qui impose sa déformation personnelle. Dans la forêt des notions acquises par l'humanité, elle met des écriteaux, des signes conventionnels indiquant les chemins. Mais elle ne vous promène pas, ne vous impose pas, avec l'itinéraire, l'allure, le choix des sites et ses commentaires. Chacun va à son gré.

Cette neutralité n'a rien à voir avec la soi-disant neutralité d'école qui s'abstient. C'est une neutralité active, et qui provoque. Elle vous met en face des livres les plus contradictoires et vous laisse vous débrouiller.

Cette religion-ci exige un acte de foi :

Acte de foi : Nous sommes irrésistiblement poussés à rechercher la Vérité, d'abord, le maximum de vérité, même contre notre repos, notre bonheur, l'intérêt de nous et des nôtres, la vérité toujours, dût-elle amollir ou paralyser la principale raison de vivre : la joie d'agir, dût-elle faire douter de ces vérités qu'on nomme nécessaires – parce qu'on les reconnaît à leur utilité et non à leur évidence.

Les évêques catholiques dont l'influence est grande au Canada sont arrivés, me dit-on, à faire refuser des dons très importants offerts pour fonder de free public libraries. Ils auraient joué du nationalisme pour faire voir là une influence des États-Unis. La crainte de la libre recherche me semble la vraie raison. Ont-ils eu tort ? À leur point de vue c'était d'une parfaite logique. Le risque est gros, et les idées nouvelles dans lesquelles les fidèles, dociles jusqu'ici, seraient lâchés sans guide, deviendraient pour plus d'un la perdition certaine de son âme. Cela se peut, en effet.

Eh bien ! le résultat ne leur donne pas raison. Ce qu'ils ont refusé se fait sans eux et contre eux. Les institutions protestantes sont plus riches, plus prospères chaque année et l'influence française subit un recul indéniable. Vivre, c'est assimiler. Il faut accepter le combat.

Ici, j'entends bien que chaque parti a ses bonnes lectures à proposer, et que si l'on désire tant instruire les enfants, c'est dans le but évident d'accaparer les hommes.

Nous ne trouvons chez nous que trop d'essais pour attirer ceux-ci. Journaux, tracts, affiches, almanachs, magazines, bibliothèques populaires, paroissiales, œuvres post-scolaires... L'intérêt commercial ou la propagande de parti ont suscité ces tentatives, et celles qui veulent être neutres sont absolument embryonnaires et désorganisées.

Le problème ne se pose point dans un monde idéal, mais de nos jours, dans notre société. Dans l'absolu, toute opinion est défendable. Des libres-penseurs convaincus regrettent les épouses parfaitement pures, ignorantes, dociles, et de bonnes manières que le couvent nous préparait ; ils les recherchent, s'il en est encore, et les artistes leur trouveront longtemps une grâce que les bacheliers ne connaîtront jamais. Mais la conservation de ces fleurs délicates est une difficulté presque insurmontable. Quand les Orientales élevées dans le harem ont le droit de sortir et de voir, même sans être vues – pour choisir des étoffes par exemple –, le jour où elles prétendent choisir leur homme n'est pas loin. Les restes de l'innocence où se couvaient les enfants sont des anachronismes qu'on s'étonne de trouver encore dans les familles. Des journaux, qui ne sont que des florilèges du crime et de l'obscène, traînent partout, s'offrent avec des titres et des images si énormes qu'aucun œil ne peut les éviter. Le plus mauvais livre est sain à côté, puisque du moins il demande un petit effort de plus. Des ligues essayent de réagir, de purifier la rue, d'en éviter les éclaboussures quotidiennes. Ne comptez pas sur le résultat de

leurs efforts qui font tant de réclame aux choses qu'elles condamnent. Il faut contre les réalités inévitables des défenses plus fortes que l'ignorance.

Et pour parler nettement des idées que l'on croit nécessaires – à nous, à nos enfants, au peuple tout entier – quelles qu'elles soient, que ce soit l'antique foi chrétienne, libre depuis la Réforme ou fidèle à Rome, que ce soit la Monarchie qui rallie aujourd'hui beaucoup de mécontents autour de souvenirs qu'on ne peut plus même traiter de réactionnaires, ou la foi républicaine, vénérable déjà et conservatrice, ou les religions sans cesse naissantes de rénovation sociale – tous les partis doivent convenir de l'impossibilité d'éviter le conflit, renoncer à l'espoir d'accaparer les âmes en accaparant l'enseignement.

Y réussiraient-ils, ce serait œuvre vaine. L'Université et le clergé ont tour à tour éduqué eux-mêmes leurs pires ennemis. Tout ce qu'on peut faire, c'est chercher les armes et terrain de combat. Ainsi les meilleurs orateurs, notamment, donneront toujours à un parti l'avantage que donne à une armée un canon portant loin et l'argent assurera l'avantage du nombre, car il est le pouvoir d'obsession quotidienne, par bien des moyens, surtout par le journal. Voilà de grandes forces, souvent stupides.

La librairie publique en neutralise l'effet⁵.

- 13 La neutralité de la bibliothèque, la liberté qu'elle offre à son public supposent que, si elle ne peut pas lui procurer tous les livres, ce qui serait absurde, elle doit au moins prendre garde à écarter tous ceux qui ne donnent pas les textes dans leur intégrité, toute cette « littérature d'adaptation », prédigérée, forcément tendancieuse et qui supprime l'effort personnel hors lequel le lecteur ne saurait se faire sa propre opinion. C'est là le « parti » auquel la bibliothèque publique, autrement tout à fait neutre, adhère pleinement :

Le parti auquel est affiliée la librairie publique

Est-ce à dire que la librairie publique est totalement indifférente et n'a pas d'autre guide que le caprice public ?

Ce serait absurde, non seulement parce que pouvant beaucoup, elle doit beaucoup, mais parce que matériellement, c'est impossible. Ne pouvant offrir tous les livres, il faut bien en choisir quelques-uns. Les efforts des bibliothécaires français pour être indifférents, pour accepter sans choix et cataloguer de même tous les livres, ne sont arrivés qu'à des encombrements formidables de niaiseries, et des catalogues où l'on choisit tout de même : on choisit les auteurs dans l'ordre alphabétique, ceux du Z venant plus tard ou ne venant jamais.

Si la librairie publique ne prend point parti dans les religions et métaphysiques, ni dans les systèmes scientifiques, sociaux ou politiques, ni sur l'enseignement, elle est par elle-même un système d'enseignement particulier, très défini, scolaire et post-scolaire, pour les grands et petits, pour les citoyens qui votent comme pour les femmes.

La librairie publique a pour but d'offrir gratuitement, facilement, tous les livres. Tous les livres, quel que soit leur prix. Quelle que soit aussi la peine de les avoir : livre encombrant, qu'on ne peut garder chez soi, feuille éphémère, qu'on ne sait où mettre pour la retrouver, volume de trop grand prix, feuille de trop peu de valeur – tout cela est offert également.

Elle fait pour la pensée ce que l'invention de Rowland Hill, le timbre à un penny, a fait pour la correspondance : il supprime la distance. Deux sous une lettre, d'un quartier à l'autre, ou de Londres à Dublin. Les tramways déjà adoptent un prix unique. Peut-être un jour les chemins de fer. Déjà le tarif par zones fonctionne dans quelques pays.

Ainsi la librairie publique offre les livres.

Elle offre les livres eux-mêmes. Plus n'est besoin, par conséquent, d'éditions tronquées, de morceaux choisis, de magazines à extraits, de toute cette littérature d'adaptation qui fait tant de mal en France, où elle se répand à mesure que les public libraries la chassent d'Angleterre.

Vous n'avez pas besoin d'extraits. Il n'est pas plus coûteux de lire les auteurs eux-mêmes que les comptes rendus qu'en donnent les journaux.

C'est plus difficile, parfois plus long. L'effort, mais nous ne cherchons pas à le supprimer. Au contraire ! C'est tout le but de l'éducation : provoquer l'effort. Le snobisme veut faire semblant d'avoir lu, et incapable de lire, apprend des comptes rendus, feuillette des volumes. Mais il vaut mieux parcourir vingt volumes sans les lire tout à fait que se contenter sur eux de l'opinion d'un autre, qui parfois ne les a pas lus plus que vous. Mon opinion est fautive, mais elle m'est personnelle, et j'en sais la valeur, sachant comme elle est faite. C'est un très grand progrès.

La librairie publique est une école de recherche personnelle⁶.

- 14 En guise de conclusion à ces prémisses sur un sujet que Morel va longuement expliciter jusque dans les plus petits détails, ajoutons cette citation extraite des premières pages du tome I de *Bibliothèques* :

Ce livre-ci voudrait dire et faire admettre à un peuple vaniteux que les bibliothèques libres sont la seule instruction convenant à des hommes libres – que les conférences, cours, petites universités, cercles, œuvres confessionnelles, sectaires ou tendancieuses, parfois les écoles mêmes, ne sont que du battage, la parade devant l'importance de la sottise. Une seule instruction vaut : celle qu'on se donne à soi-même. On parle trop. Il faudrait apprendre et réfléchir. La réflexion veut du silence.

On traite le peuple comme un enfant, ou un bourgeois. Le prend-on pour M. Jourdain ?

Va-t-on se faire donner le fouet, à son âge, au collègue ?

Ou bien, jouant, abusant du mot de populaire, on rejette un service public dans une sorte d'annexe de la charité.

Le problème des bibliothèques, c'est celui de l'instruction d'un peuple, l'instruction après l'école, la plus importante. Lire, c'est faire acte d'homme libre⁷.

- 15 Je citerai enfin ce passage du discours prononcé par Morel lors de l'inauguration de la bibliothèque de la rue Boutebrie, en 1925.
- 16 Il n'ajoute guère à ce que l'on sait déjà de ses convictions, mais ce jour-là, sans doute inspiré par un sujet qu'il eut particulièrement à cœur, celui de la nécessité de la lecture pour les enfants, il trouve des accents qui donnent plus de force encore à des idées souvent exprimées auparavant :

Ce que nous te demandons [à l'Amérique], c'est ce zèle d'apôtre qu'ont eu ceux et celles qui, chez toi, ont créé la bibliothèque libre, et dans celle-ci, depuis trente ans, cette chose unique : la bibliothèque d'enfants ! Et c'est aussi cet esprit idéalement utilitaire qui, voyant en prophète, peut agir en comptable et qui dans le désert où sera – il n'y a rien – où sera une ville nouvelle trace ses rues, ses parcs, institue de suite l'école avec le dispensaire et la bibliothèque... celle-ci portant ses livres jusqu'aux repaires d'isolés, huttes de pionniers, phares de la mer, maisons mobiles des navires, camps de prospecteurs, et quand on ne peut encore que déposer provisoirement un lot de livres, ne s'adressent ni au pasteur ni au curé qui sont déjà là, ni à l'instituteur qui va venir, ni au médecin qui ne vient qu'une fois par semaine, mais au pharmacien ou même à l'épicier dont la boutique reste ouverte, qui, à toute heure, dispensant mêmes remèdes ou mêmes condiments aux quakers, méthodistes, socialistes et papistes, peut donner à chacun le livre dont il a besoin. Voilà donc une œuvre de paix qui tente, sur le terrain pratique, d'égaliser les chances des doctrines diverses. Voilà une œuvre communiste, la mise en commun des livres d'instruction, de références, d'apprentissage et de plaisir.

Là un ministre socialiste et anticlérical, aidé et soutenu par les plus ardents catholiques, a fait voter et réaliser une loi qui est la source d'un développement magnifique des bibliothèques, et notre rêve est que la France ait à son tour cette loi qui fait ses preuves : la loi Destrée. L'Heure joyeuse de Bruxelles a sonné en même

temps que cette loi se discutait. Les enfants de Bruxelles, conviés à convaincre les représentants du peuple, libéraux ou rouges, ont réussi. Ils ont pour cela pu répéter ce que je redis sans cesse, pour l'avoir entendu dire à Jules Destrée lui-même : on cherchait des livres pour envoyer aux soldats dans les tranchées. Rien que des livres gais, car ils souffrent ; rien que des livres sérieux, car l'heure est grave ; des romans, quels romans ? Les uns peuvent corrompre, les autres ennuyer. Quel parti choisir... Mais eux, soldats, que désirent-ils ? Si on le leur demandait... Et ils ont répondu : « Nous avons des métiers dont nous ne travaillons plus... Nous voudrions lire pour rester au courant, pour ne pas oublier... Des livres de profession, libéraux ou révolutionnaires, cela ne fait rien. » L'union est impossible ? Cela dépend sur quoi. Elle l'est, je vous l'assure, dans ce royaume des fées, ce chez-moi commun qui s'ouvre pour les enfants d'un petit coin de Paris, en attendant qu'il s'ouvre pour ceux de tous les âges et de toutes les nations.

Ceci est le résultat de longs, de très longs efforts. On me dit que j'y suis pour quelque chose⁸.

- 17 « Ceux de tous les âges », en faveur de qui Morel réclame des bibliothèques, écoles libres, appartiendront à toutes les catégories de publics qui peuvent en avoir besoin, c'est-à-dire à tous les citoyens :

Le monde n'est pas composé de savants seulement, il est composé d'ouvriers, de cultivateurs, de commerçants. Il est surtout composé d'ignorants, et cette masse d'ignorance comprend tous les savants, puis que tous ont besoin de livres.

Tous ont besoin de livres chez eux, de livres de laboratoire. Ces grandes bibliothèques techniques, dont nous avons tant réclamé la spécialisation, ne diffèrent pas des bibliothèques libres, générales, publiques, qui doivent se dresser dans chaque quartier de ville, dans chaque village, bien au centre, toujours ouvertes, et à tous⁹.

- 18 Et Morel écrit aussi :

Allons ! La librairie publique intéresse tout ce monde qui a un train à prendre, un voyage à faire, une recette de cuisine ou de nettoyage à connaître, un point de droit à étudier : héritage, société, différend avec son propriétaire, son assureur, son patron, ou l'automobile qui l'écrasa... Elle dispense une fois sur deux du spécialiste, elle est une assurance contre les mille ignorances de la vie. Et si ceux qui en parlent, ceux qui en écrivent n'intéressent personne, c'est qu'ils parlent mal, n'écrivent pas ce qu'il faut et ennuient ; et si des bibliothèques sont peu fréquentées, végètent, inutiles et sans crédit, c'est qu'elles fonctionnent mal, n'ouvrent pas quand il faut, ne fournissent pas ce qu'il faut, et ennuient¹⁰.

- 19 Grand amateur de statistiques, lorsqu'elles sont exactes et qu'elles lui permettent d'étayer son argumentation, Morel se réfère notamment, afin de rendre plus évidente la diversité des publics possibles, à l'exemple de la bibliothèque de Leeds, pièce maîtresse d'un réseau qui comprend aussi quatorze succursales et dix bureaux de prêt :

Les emprunteurs, quels sont-ils ?

Il y en a 34 247 dont 20 525 masculins, 13 722 féminins. Les bibliothèques ne servent donc pas qu'aux femmes.

Pour 14 060, l'âge n'est pas spécifié, mais 6 544 ont moins de 15 ans, 5 289 de 15 à 20, 33 004 de 21 à 25, 1 991 de 26 à 30 ; puis jusqu'à la quarantaine 1 751, à la cinquantaine 690, et 518 seulement au-dessus. Le classement par profession est donné en détail. Les écoliers forment le gros chiffre : 3 271 garçons, 2 314 filles. Puis, pour les hommes, les commis, 2 494 ; les artisans divers 1 481, ajusteurs et mécaniciens 1 405 ; 423 électriciens, 825 boutiquiers et 734 vendeurs de magasins, 609 imprimeurs, relieurs, etc., 758 tailleurs, 217 médecins ou dentistes, 236 artistes et 103 architectes, 124 clergymen, 74 avocats ou avoués, etc. Les étudiants, pourvus à l'université, ne sont que 341. On voit 33 photographes, 54 teinturiers, 88 comptables, 104 officiers de police... Les ménagères comptent pour 4 472 et les

institutrices pour 836. Puis 629 domestiques, 388 couturières et 729 des professions annexes, etc. Nous donnons ces détails pour bien montrer que c'est ici la bibliothèque *du peuple* et non la bibliothèque populaire. Toutes les professions y trouvent le même accueil, et à vrai dire, le mélange des lecteurs ne doit guère différer de celui des habitants.

Pendant la direction se plaint que le but n'est pas encore atteint et que « le manufacturier, le marchand, le chercheur scientifique, l'homme de métier ne savent pas encore assez que la librairie peut leur rendre autant de services qu'elle en rend aux ouvriers et écoliers¹¹ ».

- 20 En France, par contre, les « savants » seuls savent où aller, la bourgeoisie « s'adresse où elle le peut » ; les industriels, les commerçants en tout genre, les ouvriers et le « peuple » au sens large ne connaissent pas l'existence des bibliothèques et n'imaginent pas qu'elles puissent dispenser également à tous un libre enseignement d'ordre privé et professionnel. Là-dessus, il convient de citer *in extenso* un texte, assurément l'un des plus généreux, des plus lucides et des plus « actuels » écrits par Morel, qui, à la lumière des résultats encore imparfaits obtenus dans les bibliothèques anglo-saxonnes, définit l'objectif fondamental des bibliothèques : permettre l'égalité du savoir et des chances offertes à chacun.

Il a été dit que la librairie publique ne servait qu'aux femmes. Celles-ci lisent plus que les hommes, ayant plus de temps, en Amérique et en Angleterre, et elles lisent peu d'ouvrages sérieux. Notons cependant que les ménagères qui font le marché ne mangent pas tout ce qu'elles achètent, et que ce sont souvent les hommes qui lisent les livres que les femmes rapportent à la maison.

Malgré tant d'efforts et de commodités, malgré tant de documents utiles et modernes, les industriels, commerçants, ouvriers se servent-ils tant que cela des librairies publiques ? Elles sont beaucoup trop récentes, même en Amérique, pour que l'usage pratique s'en soit tellement répandu. On y va, c'est certain, et les efforts ne furent pas vains. Le besoin est réel, et même en France, que de fois j'ai vu des demandes de commerçants et industriels auxquelles on ne pouvait répondre dans nos bibliothèques. On l'aurait pu en Amérique.

La demande pourtant reste inférieure à l'offre.

À toute question d'art, d'histoire, de géographie, de littérature, l'idée vient de suite de recourir à une bibliothèque. On y va chercher un arbre généalogique, demander une date de naissance, chercher la valeur d'un meuble antique ou d'un tableau. Mais pour trouver un système d'emballage, régler une machine ou en choisir une, établir une culture, l'idée vient non d'aller à une librairie publique où l'on trouvera les livres les plus neufs, les plus au courant sur tous ces sujets, mais de s'adresser à un spécialiste qui fera payer cher des renseignements plus ou moins vagues.

Comment en serait-il autrement ? Il y a un instinct que la bibliothèque ne sert qu'à l'histoire et la littérature. Chez nous, le côté amusement, le côté art y sont encore peu connus d'une partie de la population ! C'est la plus grande utilité des livres frivoles dans les librairies publiques : habituer à y aller, faire savoir qu'on y trouve de tout, et que ce n'est pas un repaire de vieilleries inutiles.

En Amérique même, la librairie publique ne fait que commencer et il n'y a pas dix ans qu'elle fait partie normale de l'enseignement public. Le peuple, écrit Bostwick, lorsqu'il a besoin de livres de métier ou commerce, est devant la librairie publique comme il était devant les livres avant l'invention de l'imprimerie.

Mais des efforts sont faits. Collections spéciales, directeurs techniques, au courant des affaires, et facilités spéciales aux commerçants qui ne peuvent se déranger. Si les commerçants usent peu de librairies publiques, l'économie de temps est la grande cause, et ils achètent cher des livres, ont des bibliothèques de groupe nombreuses et importantes. On en compte 19 à Newark. À Philadelphie et New York, ce sont des bibliothèques colossales. Ces services seraient mieux faits par une

librairie publique pourvue d'un bureau de renseignements, avec un bibliothécaire au courant. Celui-ci a parfois plus vite fait de chercher lui-même que de montrer comment chercher.

Le nombre exagéré de femmes employées dans les librairies d'Amérique écarte aussi, paraît-il, « les plombiers, étameurs, charpentiers, et autres hommes qui voudraient poser des questions sur des métiers dont les femmes n'ont en général aucune idée ».

On peut attendre tout de la librairie incorporée à l'enseignement. Il faut que l'on apprenne à se servir des livres, à aller les trouver où ils sont : bibliothèques ou librairies. Leur non-usage au point de vue commercial ou industriel vient surtout de l'ignorance du public.

Si les classes bourgeoises ont pour ces raisons-là – et bien d'autres dont l'empâtement qui vient de la bonne chère n'est pas la moindre – profité médiocrement des livres d'instruction là où il y en a, les ouvriers en ont, eux, profité intensément partout où ils ont pu. Et de ce fait l'intérêt économique des librairies publiques est de la plus grande importance pour l'État.

Les ouvriers et l'égalité croissante et la conquête du loisir

Nous nous étonnons encore en France de voir recommander aux classes riches l'instruction du peuple, il semble que du jour où un ouvrier sait lire et une fille jouer du piano, ils sont devenus incapables de tout travail. Cette vanité de l'instruction n'a plus aucune valeur. Le jour où tous pourront accéder à la même instruction, on comprendra qu'il n'y a aucune déchéance à aucun métier nécessaire, et cet orgueil de transition disparaîtra. On n'instruit pas les forgerons pour qu'ils cessent de forger mais qu'ils forgent mieux.

En Allemagne où l'instruction populaire est répandue depuis plus longtemps, on a passé l'étape de cette aristocratie du primaire, et le Dr C. Norrenberg, qui a écrit un article intitulé : *Pourquoi Carnegie entretient des bibliothèques ?* dit qu'en général la bourgeoisie est intéressée à une excellente instruction populaire, car elle multiplie les forces de travail intelligent, et plus un certain degré de culture cesse d'être le monopole d'une classe et plus nombreuse est la masse des gens instruits, plus les forces de travail intelligent sont à bas prix.

Ainsi les fabricants travaillent pour eux-mêmes en entretenant des librairies pour leurs ouvriers, qui, si le travail subit une morte saison, si la journée de travail se fait plus brève, sont mieux devant un livre dans une salle confortable, qu'à s'exciter entre eux, au café ou ailleurs. Greve divise le chapitre qu'il consacre au but des librairies publiques (j'entends le but de propagande de ceux qui les fondent) en propagandes antisocialiste, religieuse, pratique, éthique et morale, nationaliste, politique, économique, concurrence internationale, guerre de classes. Certes la fondation de librairies publiques aura une influence considérable sur toutes ces tendances, mais on n'est point assuré que cette influence sera celle qu'on escompta. Ce qu'on peut attendre de la librairie publique, c'est de relever le niveau du combat. Elle met à la portée de tous des moyens de contrôle, rend un certain degré de menterie impossible. Elle met journaux et livres en concurrence, et place sur le même plan vis-à-vis du public le feuillet d'un sou et le beau livre soigné. Elle détruit en partie la force qui vient aux idées non de leur vérité, ou de leur beauté, mais du bon marché auquel les éditeurs sont arrivés à les lancer. Et n'est-ce pas déjà beaucoup ?

Un mot de Schmoller est souvent cité en Allemagne : le danger social vient moins du contraste des fortunes que du contraste des cultures. Oui, mais la fortune peut acheter de la culture. La République, en multipliant les bourses d'études, appelant ainsi à la culture quelques intelligences choisies, a fait du classement systématique, car le choix, pas toujours excellent, de ces jeunes élus, indiquait aux autres le mépris où leur métier doit être tenu, puisqu'ils ne sont pas dignes de conserver parmi eux les meilleurs d'entre eux. Cette conception aristocratique doit disparaître. L'on sait trop le sort que fait la République à ces sujets de choix ; instituteurs, postiers et autres fonctionnaires regrettent le bon métier manuel des

parents, auquel l'intelligence, l'instruction, la discipline syndicale n'avaient qu'à conquérir la dignité, le repos, le juste salaire.

La librairie publique est un grand agent d'égalité.

Nous allons vers un temps où toutes les professions, les unes après les autres, auront acquis leur droit au juste salaire et au juste repos. Il n'est plus digne d'être comptable et de gratter des livres que d'être paysan et de gratter son champ. Est-ce plus fatigant ?

Les besognes manuelles, plus conformes que toute autre à la nature humaine, si nécessaires que ceux qui en sont privés les doivent remplacer par des sports très coûteux, cessent de plus en plus d'être mal considérées, à mesure que pour vivre d'elles il ne sera plus nécessaire de leur consacrer un nombre d'heures absorbant toute la vie, et que la misère des professions douces, leur encombrement, la disparition des sinécures et des dispenses de service militaire, ôteront tout attrait spécial, toute élégance aux professions à concours, professions assises, professions tout ce que vous voudrez sauf *libérales et distinguées*, épithètes désormais fausses.

Il faut nous habituer à la probabilité de voir près de nous des ouvriers et paysans bien mis, instruits, gagnant largement et disposant d'heures de loisir.

Il faut nous habituer à voir aussi les patrons, chefs d'entreprise, ou chefs quelconques, propriétaires et rentiers, fonctionnaires et intellectuels ne plus se distinguer autant, ni par le costume, ni par le langage, ni par la façon de vivre, des gens à profession manuelle. C'est un mouvement que je n'ai pas à apprécier ici, et que l'on regrettera ou non au point de vue religieux, moral, politique, national, aristocratique, ou pittoresque. Il semble peu niable. Le conducteur d'automobiles remplace le cocher, la pêche en haute mer la petite pêche côtière, etc. Les élèves des écoles d'agriculture, après avoir tous voulu être professeurs, recommencent à cultiver eux-mêmes. Nous ne nions pas le nombre des brutes dans chaque classe de la société. Il ne s'agit pas de constater que parmi tant d'ouvriers il y a une majorité effrayante qui ne se soucie pas de lire, et fera un usage déplorable de sa liberté... Si quelque homme instruit en doute, il n'a qu'à considérer sa propre classe bourgeoise, à voir ce qu'elle fait, elle, de ses loisirs, de sa liberté et de son argent. Il n'y a pas lieu d'espérer mieux, en général, de ceux qui s'embourgeoiseront à leur tour. S'il en est qui s'imaginent réaliser d'un coup des révolutions morales, ou espèrent seulement voir le résultat de leurs efforts, qu'ils renoncent de suite, ils seront moins dangereux que ne le sera très tôt leur enthousiasme désabusé. Mais les découragés d'avance, les sceptiques qui « connaissent l'humanité », et ne pouvant faire tout disent qu'on ne fera rien, sont de simples niais, aveugles devant les faits. On peut, on peut beaucoup. Le problème est posé d'une classe nombreuse, la plus nombreuse, appelée chaque jour à plus de bien-être, plus d'instruction, plus de loisir.

Cette instruction, va-t-on la laisser sans suite ?

Alors à quoi bon ! Pourquoi savoir lire, sinon pour lire ? Et s'il n'y a qu'un pour cent, s'il n'y a qu'un pour mille qui profite vraiment de l'effort fait pour donner des livres utiles aux ouvriers, commerçants, industriels, s'il n'y a qu'un sur mille ou moins encore qui soit à même de perfectionner son métier, qu'importe, les milliers d'autres profitent de celui-là, et l'effort n'est pas vain !

La seule institution totale, libre, qui réponde à la fois à ces deux buts : loisirs, perfectionnement du travail, qui puisse mettre d'accord les partis politiques, et ne doive être accaparée par aucun d'eux, nous semble être la librairie publique¹².

NOTES

1. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 29.
2. Maurice Pellisson, *Les Bibliothèques populaires en France et à l'étranger*, 1906.
3. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 2-3.
4. *Enseignement et laïcité. L'enseignement post-scolaire. La bibliothèque moderne*, Paris, Office de documentation de l'information sociale, 1924.
5. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 191-192.
6. *Ibid.*, p. 226-227.
7. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, I, p. 7.
8. Texte publié par Henri Lemaître, dans la *Revue des bibliothèques*, vol. 32, 1925.
9. Eugène Morel, « La librairie publique en Angleterre et aux États-Unis », *Bibliothèques, livres et librairies*, Conférences, 2^e série, p. 214.
10. *Ibid.*, 1^{re} série, p. 219.
11. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 42-43.
12. *Ibid.*, p. 205-209.